

## Du destin de la communauté ontarioise

*De Québécois à Ontariois* de Roger Bernard, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1988, 185 p.

André Renaud

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1988). Compte rendu de [Du destin de la communauté ontarioise / *De Québécois à Ontariois* de Roger Bernard, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1988, 185 p.] *Lettres québécoises*, (52), 56–57.

par André Renaud

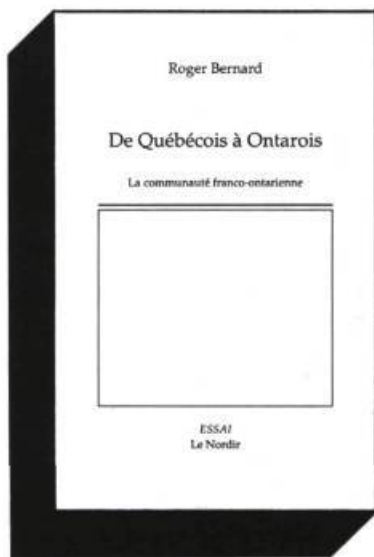
# Du destin de la communauté ontarioise

**De Québécois à Ontariens** de Roger Bernard, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1988, 185 p.

À l'instar des Québécois, mais beaucoup plus longtemps que ces derniers, avec un acharnement qu'expliquent les contingences historiques et sociales, les Franco-Ontariens ne cessent de s'interroger avec anxiété sur leur survivance et sur le rôle qu'ils sont appelés à jouer au sein de la francophonie américaine. Il en va ainsi de toutes les minorités et le Canada étant par excellence le pays des minorités, toutes ses régions se trouvent pour ainsi dire aux prises avec la question fondamentale du devenir? C'est un constat qui pourrait fort bien offrir une explication pertinente, ouvrir une piste intéressante à ceux dont c'est le métier de comprendre les hommes et de chercher à en circonscrire les modes de comportement social.

Mais c'est ici le Franco-Ontarien qui doit retenir notre attention, lui qui est allé s'installer dès le dix-huitième siècle vers les États-Unis, à la recherche d'un bien-être nouveau, et ensuite de l'autre côté des rives des grands cours d'eau baignant le Québec, d'où il vient, lui qui apprendra peu à peu les difficultés innombrables de vivre en terre étrangère, dans un milieu souvent hostile, isolé, démuné, souvent au bord du désespoir. On sait combien de temps l'État ontarien mettra à condescendre aux demandes vitales de ces francophones et l'on se demande encore avec consternation pourquoi ce peuple ne s'est pas empressé de réintégrer les frontières des ancêtres?

Ne faisons pas ici l'historique de l'établissement du Franco-Ontarien hors du Québec : il y a sur le sujet une littérature assez détaillée et toute une somme bibliographique qui appartient à la petite histoire. Roger Bernard le fait lui aussi dans le mince ouvrage que nous présentons aujourd'hui, non sans quelque mérite, mais en n'ajoutant rien de nouveau à la documentation déjà consignée ni aux idées déjà répandues.



Ne rappelons pas non plus les principales régions où se retrouvent maintenant ces francophones vivant en territoire ontarien, ni les institutions qu'ils ont mises sur place avec beaucoup de culte patriotique pour faire valoir leur culture ancestrale et assurer une certaine continuation de la race. Il y a eu là, comme ici au Québec, comme au Manitoba, au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse et ailleurs des luttes remarquables, de grandes blessures, de profondes humiliations et d'étonnants redressements. Nos héroïsmes sont proclamés au moins une fois l'an, au jour à peine estival de la Saint-Jean et cela me semble raisonnable et bien suffisant. Passons.

On a trop longtemps dans ce pays incertain eu tendance à chanter toutes sortes de choses qui correspondaient, je crois, beaucoup plus à un imaginaire confus et aliénant qu'à une réalité dynamique et exigeante. Le temps est venu de dresser des bilans et de regarder nos visages dans des miroirs au tain frais. Telle est l'entreprise de Roger Bernard.

L'essai que propose ce professeur du Collège universitaire d'Hearst marche dans le sens d'une reconnaissance dans les faits d'un nouveau type de Cana-

dien : l'Ontarien. L'on dit Ontarien dans la suite des gens du Québec qui se sont un jour eux-mêmes baptisés du nom de Québécois après avoir été des Canadiens et des Canadiens français durant plus de trois siècles. C'était, à la fin d'un imperceptible processus de mutation et de gestation, à la suite d'une édification culturelle étonnante d'ampleur, reconnaître, une naissance et affirmer un être original et singulier. Cela n'arrive qu'après des générations et des générations.

Cette naissance cependant ne saurait mener à l'âge adulte ni à la maturité, c'est-à-dire à l'épanouissement et à l'émancipation que dans la mesure où elle est entourée des éléments nécessaires et où elle s'appuie solidement sur des socles bien enracinés. Je parle ici de structures sociales et culturelles, de langue, de littérature, de systèmes d'éducation et de communications, d'économie et, surtout, de la synthèse même de toutes ces choses : un État. Les Québécois n'ont pour ainsi dire d'État que depuis la Révolution tranquille, encore qu'il s'agisse, faut-il l'admettre, d'un État bien précaire et auquel ils prodiguent eux-mêmes des soins souvent bien douteux. C'est pourquoi il m'arrive de penser que les Québécois sont encore un peuple enfant.

Que dire alors, dans l'immensité canadienne qui est elle-même incertaine, des Franco-Ontariens qui depuis cinq ou six ans se proclament Ontariens à leur tour, par analogie existentielle. Par un mimétisme plein d'espoir, certes! Par besoin de solidarité? De cela je ne suis pas certain et l'éloignement fraternel aura été, je crois, un des drames des Franco-Ontariens. N'avoir pas su rester très attentifs au destin des Québécois; avoir manifesté, au contraire, un certain besoin d'affranchissement qui allait plutôt dans le sens de l'autonomie.

Ne pourrait-on pas, de façon plus juste, demander des comptes aux Québécois eux-mêmes pour leur froideur et leur in-



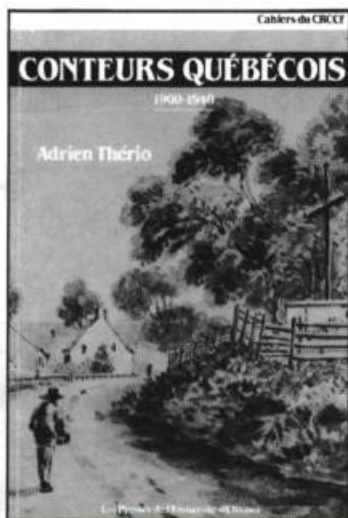
différence à l'endroit des nombreux problèmes éprouvés par leurs compatriotes exilés et à la recherche d'une nouvelle patrie? Les Québécois éprouvaient-ils tant de difficultés qu'ils n'avaient plus un seul instant à consacrer à ces cousins, à ces voisins? Il y a là une réciprocité qui n'a pas joué dans la bonne direction.

Je me rappelle, ayant fréquenté le Petit séminaire d'Ottawa, les rivalités qui nous éloignaient les uns des autres, nous les Québécois, eux les Franco-Ontariens. Je me rappelle également l'ensemble de ces traits qui nous différençaient. Je me rappelle surtout que nous tenions, les uns et les autres, à ces différences, à ces singularités comme si nous trouvions là, précisément, justification, orgueil et patriotisme. Simple fierté régionale et orgueil de village, sans doute, mais il y avait phénomène d'éloignement. Je crains que ce phénomène, né de l'égoïsme et de l'indifférence soit d'ores et déjà irrémédiable et qu'il explique bien des déboires, non plus les déboires des uns et des autres, mais ceux des Canadiens français. (Car à mon avis les Canadiens français ont refait surface au lendemain du référendum et il y aurait maintenant dans la province de Québec deux peuples francophones : les Canadiens français et les Québécois. Deux peuples tout aussi incertains l'un que l'autre. Hypothèse et problématique.)

Lorsque l'historien ou le sociologue qui se penche sur le sort des Franco-Ontariens (ou de toute autre minorité) isole son «corpus», il risque de n'apercevoir qu'une partie de la réalité. Complexe, toujours diffuse et souvent insaisissable, la réalité exige qu'on la recherche avec une minutie et une patience, une souplesse, j'allais dire des hésitations, que je ne trouve pas dans ce petit ouvrage. Trop confortablement appuyé sur des traités et sur des thèses, sur des travaux de recherche et sur des statistiques numériques, l'auteur ne semble avoir observé que par le truchement de ces trop savantes et trop abstraites sources. Ici l'expérience personnelle vaut son pesant d'or et il ne faut pas craindre de s'y fier, de s'en inspirer.

Roger Bernard a le mérite de soulever encore une fois la question et d'ajouter de l'eau au moulin. En cette matière le silence est un ennemi mortel. □

# Conteurs revisités



**Conteurs québécois, 1900-1940.** Introduction et choix de textes d'Adrien Thério, Ottawa, les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, 229 p. (coll. Cahiers du CRCCF), 24,95\$.

Cette anthologie de contes, nouvelles et récits québécois regroupe 25 textes, écrits entre 1900 et 1940, par les auteurs suivants : Sylva Clapin, Adjutor Rivard, Lionel Groulx, le frère Marie-Victorin, Jean-Aubert Loranger, Léo-Paul Desrosiers, Damase Potvin, Harry Bernard, Edmond Grignon, Louis Dantin, Claude-Henri Grignon, Jean-Charles Harvey, Marie Le Franc et Clément Marchand. Voici en fait un choix de grande classe qui nous permet enfin de mieux apprécier certains auteurs de la période 1900-1940, période que l'auteur qualifie avec raison d'«un peu brumeuse». Heureusement des éditions de textes comme celle-ci commencent à dissiper la brume.

Dans une note liminaire, Adrien Thério précise comment il faut interpréter le mot «conteur», qu'il a choisi à dessein. En fait s'il exclut la légende et le conte historique, les textes retenus vont du conte («Un vieux» de Sylva Clapin) et du récit («l'Herbe écartante» de Lionel Groulx), à la nouvelle («Florence» de Marie Le Franc). La préface situe de façon succincte les conteurs choisis dans le contexte littéraire de l'époque.

Le choix témoigne des lectures étendues que l'auteur a faites parmi les recueils de la période. Bien sûr, il y aura probablement une autre anthologie à tirer des 3 500 «contes» publiés dans la presse périodique. Mais en attendant la bibliographie d'Aurélien Boivin en préparation, il n'est guère possible de juger de la valeur d'un tel corpus.

Il reste d'autres questions au sujet du choix de Thério. Qu'en est-il d'Albert Laberge? L'anthologiste aurait dû faire remarquer qu'il avait déjà publié des textes de Laberge dans son anthologie des *Conteurs canadiens-français. Époque contemporaine* (Montréal, Librairie Déom, 1965; 3<sup>e</sup> édition en 1973). Mais les femmes? Aurait-il pu trouver un texte ou l'autre dans les œuvres de Blanche Lamontagne-Beauregard, Marjolaine, Fadette ou Marie-Rose Turcot? Dans sa présentation, Thério répond déjà aux objections qu'on pourrait lui faire à cet égard. Après une lecture attentive, il a jugé que les récits de Lamontagne-Beauregard, Marie-Rose Turcot et Adèle Lacerte n'avaient que peu de valeur littéraire.

Un fait demeure certain : tous les textes procurent un grand plaisir. Certains m'ont touché davantage. Je songe évidemment aux «propos poétiques» de Jean-Aubert Loranger et à la très belle nouvelle, «Fernande et Noémi» de Jean-Charles Harvey.

Il faut remercier Adrien Thério de ce travail de grande classe et les Presses de l'Université d'Ottawa qui ont présenté le volume dans une forme agréable à lire. □

John E. Hare